



GEORGE R.R.
MARTIN

WILD CARDS VII

DEAD MAN'S HAND

Nouveaux
Millénaires

DEAD MAN'S HAND

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Le Trône de fer

- 1 – Le Trône de fer, *J'ai lu* 5591
 - 2 – Le donjon rouge, *J'ai lu* 6037
 - 3 – La bataille des rois, *J'ai lu* 6090
 - 4 – L'ombre maléfique, *J'ai lu* 6263
 - 5 – L'invincible forteresse, *J'ai lu* 6335
 - 6 – Intrigues à Port-Réal, *J'ai lu* 6513
 - 7 – L'épée de feu, *J'ai lu* 6709
 - 8 – Les noces pourpres, *J'ai lu* 6894
 - 9 – La loi du régicide, *J'ai lu* 7339
 - 10 – Le chaos, *J'ai lu* 8398
 - 11 – Les sables de Dorne, *J'ai lu* 8495
 - 12 – Un festin pour les corbeaux, *J'ai lu* 8813
 - Le chevalier errant suivi de L'épée lige, *J'ai lu* 8885
 - 13 – Le bûcher d'un roi, *J'ai lu* 10498
 - 14 – Les dragons de Meereen, *J'ai lu* 10866
 - 15 – Une danse avec les dragons, *J'ai lu* 11015
- Riverdream, *J'ai lu* 8664
- Le voyage de Haviland Tuf, *J'ai lu* 9043
- Windhaven (en coll. avec Lisa Tuttle), *J'ai lu* 8226
- Les rois des sables, *J'ai lu* 8494
- Une chanson pour Lya, *J'ai lu* 10446
- Des astres et des ombres, *J'ai lu* 10637
- L'agonie de la lumière, *J'ai lu* 10638
- Skin Trade, *J'ai lu* 10904

En semi-poche :

- Le trône de fer, l'intégrale 1
- Le trône de fer, l'intégrale 2
- Le trône de fer, l'intégrale 3
- Le trône de fer, l'intégrale 4
- Le trône de fer, l'intégrale 5

En Nouveaux Millénaires :

Wild Cards

- 1 – Wild Cards (*J'ai lu* 11531)
- 2 – Aces High (*J'ai lu* 11708)
- 3 – Jokers Wild (*J'ai lu* 11867)
- 4 – Aces Abroad (*J'ai lu* 12077)
- 5 – Down & Dirty
- 6 – Ace in the hole
- 7 – Dead Man's Hand

GEORGE R.R. MARTIN

présente

DEAD MAN'S HAND

Wild Cards, 7

Roman

édité par George R.R. Martin
& Melinda Snodgrass

écrit par George R.R. Martin
& John J. Miller

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sébastien Guillot

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
WILD CARDS VII: DEAD MAN'S HAND

© George R.R. Martin and the Wild Cards Trust, 1990

© Éditions J'ai lu, 2018, pour la traduction française

Pour Mary Mertens

LUNDI 18 JUILLET 1988

5 h 00

Les arbres bougeaient, bien qu'il n'y ait pas de vent. Il ignorait combien de temps il avait marché, ou comment il était arrivé là – mais il s'y trouvait bel et bien, seul, et il avait peur. Il faisait nuit, une nuit plus longue, plus sombre que toutes celles qu'il avait vécues jusque-là. Le clair de lune peignait le paysage en nuances de noir et de gris, mais le satellite terrestre semblait anormalement enflé et arborait la couleur de la chair en décomposition. Il leva une fois les yeux dans sa direction ; à sa grande horreur, il le vit *palpiter*. Ne plus le regarder. Quoi qu'il fasse, il ne devait *plus* le regarder.

Il marchait. Encore et encore. La fine herbe grise paraissait s'accrocher à ses pieds nus à chacun de ses pas, *s'insinuer* volontairement entre ses orteils. Et les arbres bougeaient. Malgré l'absence de vent, ils bougeaient. De longues branches cruelles dépourvues de feuilles se tortillaient à son passage, lui chuchotaient des secrets qu'il ne voulait pas connaître. S'il s'arrêtait ne serait-ce qu'une fois, il les entendrait clairement, les *comprendrait*. Et alors, il perdrait assurément la raison. Aussi marchait-il.

D'indicibles choses s'éveillaient peu à peu sous ce clair de lune maladif. Les vastes ailes parcheminées qui fendaient l'air emplissaient la nuit d'une odeur de pourriture.

Des formes arachnéennes décharnées, lépreuses, *pourries*, glissaient entre les arbres à la lisière de sa vision, toujours invisibles, jamais loin derrière lui – il entendait leurs pattes bruire doucement. Un long gémissement grave finit par sillonner le paysage, gagnant en force jusqu'à ce que même les arbres se taisent, effrayés.

Et puis, une fois le sentiment de terreur devenu si épais qu'il se crut sur le point d'étouffer, il découvrit le kiosque abritant la station de métro droit devant lui.

Celui-ci s'élevait au beau milieu de la forêt, baigné par cet horrible clair de lune, mais d'une manière ou d'une autre le rêveur savait qu'il se trouvait à sa place. Il se mit à courir – mais très *lentement*, comme si chacun de ses pas lui prenait des heures. L'entrée du kiosque finit néanmoins par se dresser juste devant lui : les marches qui descendaient dans l'obscurité, la grille hors d'âge, les panneaux familiers – tous lui hurlaient de venir.

Au moment précis où il se crut incapable d'aller plus loin, il finit par atteindre le sommet de l'escalier. Des sons montaient derrière lui, mais il n'osait pas se retourner. Étourdi de soulagement, il entreprit de descendre les marches en se tenant à la rampe. Cela lui parut durer une éternité. Loin, si loin en contrebas, des rames grondaient dans des gouffres sépulcraux. Plus bas, toujours plus bas... Et la peur, de nouveau. Les marches paraissaient s'enrouler sur elles-mêmes, en une folle spirale.

Et puis, dans les profondeurs, il aperçut un autre passer qui descendait. Il accéléra le pas – ses pieds nus claquaient contre la pierre froide – pour le rejoindre : c'était un homme de haute taille, vêtu d'un épais manteau noir. Il tenta d'attirer son attention, mais cet endroit semblait comme absorber ses cris. Il se mit à courir encore plus vite, courut jusqu'à en saigner des pieds. Les marches étaient devenues extrêmement étroites.

Elles s'ouvrirent sans crier gare, et il se retrouva sur une longue plate-forme effilée suspendue au-dessus d'une immense noirceur, une noirceur qui avalait toute lumière. L'autre homme était là lui aussi. Ses proportions, sa posture, avaient quelque chose de bizarre, de *dérangeant*. Il fit alors volte-face – et Jay vit son visage, un cône blanc totalement lisse couronné d'un unique tentacule rouge et humide. Il leva la tête, hurla. Ackroyd en fit de même...

... et se réveilla, tout tremblant, dans une pièce sombre qui puait la pisse.

« *Putain de merde* », grommela-t-il. Son cœur battait à tout rompre, ses sous-vêtements étaient trempés de sueur, et il avait mouillé le lit. Celui-là, il allait s'en souvenir...

Jay chercha à tâtons la lampe de chevet, balança ses jambes hors du lit, puis attendit assis que le cauchemar se soit éloigné.

Il lui avait paru tellement *réel*. Mais c'était toujours le cas. Ackroyd faisait le même putain de cauchemar depuis sa plus tendre enfance. Quand il avait commencé à se réveiller en criant deux fois par semaine, ses parents avaient banni H.P. Lovecraft des rayons de la bibliothèque et jeté sa précieuse collection d'E.C. Comics. En vain : le rêve ne l'avait pas quitté. Parfois il le laissait tranquille pendant des mois. Et puis, au moment précis où Jay s'en croyait débarrassé pour de bon, il revenait de plus belle hanter nuit après nuit son sommeil. Le privé allait bientôt fêter ses quarante-cinq ans, et pourtant le rêve n'avait rien perdu de son intensité.

C'était toujours le même : la longue marche à travers cette forêt cauchemardesque, le vieux kiosque de métro new-yorkais, l'interminable descente sous terre, et pour finir la chose au visage conique sur le quai. Parfois, juste après s'être réveillé, Jay croyait que le rêve ne s'arrêtait pas là, qu'il en oubliait certaines parties – auquel cas il préférerait ne *pas* les connaître.

Jay Ackroyd gagnait sa vie comme détective privé. S'il avait un sain respect pour la peur, qui lui avait plus d'une fois sauvé la vie, il ne s'effrayait pas facilement – pas quand il était réveillé, du moins. Mais il souffrait d'une terreur secrète : se retrouver une nuit sur cette plate-forme, voir la chose au visage conique se retourner, lever la tête et se mettre à hurler... et *lui ne se réveillerait pas*.

« Putain de bordel de merde, non merci. »

Il se tourna vers la pendule. Cinq heures du matin, passées de quelques minutes. Pas la peine d'essayer de se rendormir. On l'attendait au *Crystal Palace* dans moins de deux heures. Et puis, après un de ces rêves, seule une crise cardiaque parviendrait à le convaincre de refermer les yeux.

Ackroyd défit son lit, fourra draps, couvertures et sous-vêtements dans le panier à linge, pour emporter le tout à la laverie automatique à la première occasion. Il dormirait au *Crystal Palace* une semaine ou deux – aussi longtemps que durerait sa mission auprès de Chrysalide, en tout cas. Il espérait *vraiment* avoir des nuits un peu plus calmes dans l'intervalle. Il doutait que la jeune femme se réjouisse d'apprendre que son nouveau garde du corps souffrait d'un cauchemar récurrent qui l'effrayait au point de triompher de sa vessie. Surtout si elle partageait sa couche à ce moment-là... Cela faisait des années que le privé dragouillait la jeune femme, sans que jamais elle succombe à ses charmes. Son heure était peut-être venue. Le corps de Chrysalide était si *vivant*. Sous cette peau transparente, on pouvait voir le sang couler dans ses veines, le mouvement spectral de muscles translucides, ses poumons fonctionner sous les os de sa cage thoracique. Sans compter ses seins splendides, bien qu'essentiellement invisibles.

Il alla ouvrir la fenêtre pour aérer la chambre – malheureusement, les odeurs qui montaient par le conduit miteux jusqu'au troisième étaient presque aussi nauséabondes que celles qui emplissaient sa chambre. Après un long passage

par sa baignoire sabot, il se sécha dans une vieille serviette de plage décorée d'un dessin d'Opus le Pingouin.

Ackroyd dénicha un caleçon dans le tiroir supérieur de sa commode, des chaussettes noires dans celui du bas, puis alla se choisir un costume dans son armoire. Il en avait un en lin blanc, froissé comme le voulait la mode, un gris anthracite signé Brooks Brothers, un rayé fait sur mesure à Hong Kong. Tous trois des cadeaux de Hiram Worchester. L'as obèse ne cessait de l'exhorter à mieux s'habiller. On le respecterait davantage, plaidait-il. On le *remarquerait* davantage – les filles, en particulier. À part sur ce dernier point, Ackroyd faisait la sourde oreille. « Hiram, lui avait-il expliqué, je suis un détective privé. Je fais des planques dans des voitures en me nourrissant de donuts. Je me poste aux fenêtres des motels pour prendre des polaroids. Je soudoie des concierges, je me cache dans les buissons. Je ne veux *pas* qu'on me remarque. Si on fabriquait des costumes en papier peint Holiday Inn, j'en achèterais six. » Chaque Noël, pourtant, Hiram lui offrait un nouveau putain de trois-pièces.

Ça allait être une chaude journée, apparemment. Jay opta pour une chemise blanche à manches courtes et col boutonné, un pantalon marron foncé assorti à sa tignasse et un blazer brun-roux. Pas de cravate. Il détestait les cravates.

7 h 00

Brennan se réveilla d'un profond sommeil sans rêves au moment où la lumière du soleil levant commençait à atteindre son visage par la fenêtre. Jennifer Maloy se retourna, murmura quelques paroles incompréhensibles lorsqu'il s'extirpa en silence du drap qui recouvrait leur futon, pour ensuite s'approcher à pas de loup de la chaise sur laquelle étaient posés ses vêtements. Il mit un short, un tee-shirt, ses chaussures de course, puis se faufila jusqu'à la porte arrière, qui donnait sur l'extérieur.

Le soleil était levé, la terre à moitié éveillée – encore humide de rosée, saturée des odeurs d'un beau matin pastoral. Brennan inspira une profonde bouffée d'air pur et s'étira en prévision de son jogging quotidien.

Une fois devant leur chalet en bois, il trottina jusqu'à l'allée de graviers qui en faisait le tour, tourna à gauche à l'entrée – faisant fuir au passage les lapins occupés à jouer sur la pelouse –, passa devant le panneau ARCHER – AMÉNAGEMENT PAYSAGER / PÉPINIÉRISTE. La journée s'annonçait belle ; l'ex-justicier se sentait vivant, en paix avec lui-même comme avec le monde qui l'entourait.

Ses coups restant sans réponse, Ackroyd essaya la poignée.

La porte du *Crystal Palace* n'était pas verrouillée – ce qui ne manqua pas de le surprendre. Chrysalide l'attendait, d'accord, mais elle s'attendait aussi à des ennuis. Pourquoi, sinon, prendre la peine d'engager un garde du corps ? Quand on craint pour sa vie, on a tendance à verrouiller ses portes. Jay passa une tête dans le bar plongé dans la pénombre. « Il y a quelqu'un ? appela-t-il à voix basse. Chrysalide ? Elmo ? »

Aucune réponse. « Super », marmonna-t-il dans sa barbe. Pas étonnant qu'elle ait besoin d'un garde du corps. Il envisagea un instant d'allumer, se ravisa, attendit que ses yeux s'adaptent à l'obscurité ambiante – dans laquelle les contours de la pièce familière se mirent lentement à émerger. Des chaises à dossier droit retournées sur de petites tables rondes. Le bar qui longeait un des murs, les rangées de bouteilles empilées derrière contre un long miroir argenté. Les box qui l'en séparaient. Et à l'arrière, un peu isolée du reste, l'alcôve privée accueillant l'antique table derrière laquelle Chrysalide tenait salon en sirotant un amaretto.

L'espace d'un instant, dans la demi-pénombre matinale, Jay crut l'y voir installée, dans l'ombre, son fin fume-cigarette en ivoire entre ses doigts squelettiques – l'image de la fumée

qu'on voyait serpenter paresseusement à l'intérieur de sa gorge lorsqu'elle rejetait sa tête en arrière s'imposa à son esprit. « Chrysalide ? » lança-t-il tout en traversant pas à pas le bar. Mais le fauteuil était vide lorsqu'il l'atteignit.

Un étrange frisson lui parcourut l'échine.

C'est alors que Jay Ackroyd comprit.

Debout en silence à côté de la table, tous ses sens aux aguets, il se remémora ce qu'il savait du *Crystal Palace*. Les appartements de Chrysalide se trouvaient au deuxième étage, remplis d'objets anciens hors de prix datant de l'époque victorienne.

Elmo, son videur nain, vivait au premier. Tout comme Sascha, le télépathe sans yeux qui s'occupait du bar pour elle. La partie ouverte au public se cantonnait au rez-de-chaussée, qui accueillait également le bureau de la jeune femme. Ackroyd décida de commencer là-bas.

Ledit bureau était situé à l'arrière du bâtiment, sous l'escalier, derrière une porte en bois richement sculptée agrémentée d'une poignée en cristal, que le privé tourna prudemment à deux doigts après avoir sorti un mouchoir froissé de sa poche. La porte s'ouvrit.

La pièce aveugle était plongée dans l'obscurité, mais Jay n'avait pas besoin de lumière pour savoir ce qu'il allait trouver à l'intérieur. La mort a une odeur bien à elle : un épais mélange de sang, de peur et de merde. Il avait déjà eu maintes fois l'occasion de la sentir. Le miasme familial s'imposait à ses narines, mâtiné du parfum de Chrysalide.

« Putain de merde », lâcha-t-il à voix basse. Son mouchoir toujours en main, il se mit en quête de l'interrupteur.

Cette pièce avait eu du charme, jadis. Un parquet ciré, un splendide petit tapis oriental, d'immenses bibliothèques remplies d'éditions originales reliées cuir, un solide bureau en chêne plus vieux que lui-même, de gros fauteuils en cuir qui semblaient tout droit sortis du plus ancien gentlemen's club du monde.

Les chaises étaient brisées, leurs pieds en bois réduits à l'état d'échardes, le cuir souple de leur garniture lacéré. Trois des hautes bibliothèques gisaient par terre ; l'une était fendue en deux – des éclats aussi longs que des couteaux reliaient encore non sans mal chaque moitié. Il y avait des livres dispersés un peu partout.

Chrysalide gisait sur les restes fracassés d'un fauteuil, parmi un fouillis de coussins en cuir et de pieds en bois cassés. L'énorme bureau renversé sur la partie supérieure de son corps lui dissimulait le visage. Elle portait un jean bleu et un chemisier blanc uni, constellé de minuscules gouttelettes de sang. Sa jambe gauche formait un angle bizarre au niveau du genou – un morceau rouge de tibia en saillait à travers le jean. Le privé s'accroupit devant sa main gauche. Il voyait les os brisés de ses doigts – l'annulaire en deux endroits – à travers sa peau translucide, derrière les contours spectraux de ses tendons ; sa chair cristalline était couverte de capillaires rosâtres, éclatés. Une faible chaleur se cramponnait toujours à son corps, mais il la sentait disparaître contre sa paume.

Au bout d'un moment, Ackroyd lâcha sa main et entreprit de soulever le bureau – une tâche tout sauf aisée, qui lui arracha maints grognements. Ce ne fut qu'après l'avoir remis contre le mur qu'il reporta les yeux sur Chrysalide.

Son visage avait disparu.

Son crâne était moins écrasé que littéralement anéanti. Du sang séché maculait les coussins de son fauteuil. De la purée de cervelle suintait des fragments d'os. Tout était rouge, humide. La petite flaque de sang qui s'était formée sous ce qui restait du fauteuil s'infiltrait peu à peu dans le tapis oriental. Jay leva les yeux, découvrit encore plus de sang – de fines gouttelettes un peu partout sur l'avant du bureau, le long des plinthes, autour des prises électriques. Le vieux papier peint à motifs pourpre sombre, très victorien, en était également constellé – même si sa couleur les dérobaient en grande partie au regard.

Il se releva en s'efforçant de ne rien ressentir. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait un cadavre, loin de là, et Chrysalide jouait depuis fort longtemps à des jeux dangereux. Elle connaissait trop de secrets. Tôt ou tard, quelque chose comme ça devait arriver.

Il étudia la position du corps, la consigna dans sa mémoire. Ce n'était plus Chrysalide à présent – juste de la viande morte, juste une preuve. Lorsqu'il eut enregistré tout ce qu'il y avait à enregistrer, Jay tourna son attention sur le reste de la pièce. Et remarqua alors le petit rectangle de carton posé à côté de la cuisse gauche de la jeune femme.

Il contourna Chrysalide et se baissa pour le regarder de plus près. Une carte de jeu, face vers le haut et vierge de toute trace de sang.

L'as de pique.

« Fils de pute. »

Il était en train de refermer derrière lui la porte du bureau lorsqu'il entendit quelqu'un descendre les escaliers. Jay se colla aussitôt contre un mur, attendit. Un instant plus tard, un grand échalas affublé d'une mince moustache pénétra dans le couloir. Il portait des pantoufles et une robe de chambre en soie ; là où auraient dû se trouver ses yeux il n'y avait qu'une étendue de peau pâle. Sa tête se tourna lentement dans les ténèbres, jusqu'à se retrouver face à Jay.
« Je *vois* votre esprit, Monsieur Pop. »

Ackroyd sortit. « Appelle la police, Sascha. Et arrête avec ces "Monsieur Pop", bordel de merde ! »

8 h 00

Brennan s'était attaqué à la colline ; le geste sûr, le souffle régulier, il gravissait sans peine la pente annonçant la fin prochaine de sa course, qui lui avait fait traverser petits bois et prairies détrempées de rosée. Il ne suivait jamais tout

à fait le même parcours, mais aboutissait toujours à cette petite route de campagne en terre donnant sur l'allée de graviers à l'entrée de laquelle se dressait le panneau ARCHER – AMÉNAGEMENT PAYSAGER / PÉPINIÉRISTE.

L'allée serpentait entre une série de jardins, qu'il considérait comme une vivante publicité pour ses talents horticoles. D'abord un jardin japonais miniature en forme de *tsukiyama*, puis un massif d'arbustes *so British*, et enfin une plate-bande traditionnelle accueillant une bonne douzaine de variétés différentes, chacune d'une teinte spécifique. Après quoi le chemin obliquait en direction de deux serres – l'une pour les plantes tropicales, l'autre pour les cactées – et du chalet en bois.

Brennan termina sa course en beauté, par un sprint à bride abattue qu'il poussa jusqu'à l'arrière du chalet en bois. Il s'arrêta quelques minutes pour reprendre son souffle, puis s'installa confortablement en position de méditation face au *kare sansui*, le lit de graviers ratissé qui ondulait telle de l'eau gelée dans la brise matinale, autour d'une triade de petits rochers. Dans la posture du *zazen*, l'ex-justicier se perdit un interminable moment dans la contemplation de ces pierres, de leurs ombres, des motifs que formait la mousse dessus ; après quoi il se leva, parfaitement détendu, prêt à affronter une nouvelle journée.

Il retourna dans la chambre, uniquement meublée d'un futon, d'un fauteuil confortable, d'une lampe de lecture, d'une desserte couverte de livres et d'un grand panier à linge en osier. Jennifer s'était levée – des bruits de douche lui parvenaient de la salle de bains attenante. Brennan ôta son tee-shirt trempé de sueur, le laissa tomber dans le panier en se rendant dans la pièce qui leur servait à la fois de séjour et de bureau, alluma la télé pour écouter les nouvelles du matin, s'installa sur son siège et lança son PC pour consulter son emploi du temps.

Le temps que l'ordi lance le programme, il se tourna vers le poste. L'essentiel des infos était consacré à la convention nationale démocrate, qui débutait ce jour-là à Atlanta. Il n'y avait encore rien de substantiel à en dire, mais analyses et prédictions surjouées semblaient suffire au bonheur des divers intervenants.

Si Gregg Hartmann était le favori, son investiture n'allait pas de soi – particulièrement face à son exact opposé en matière de convictions et de philosophie politique : le révérend Leo Barnett.

Brennan se méfiait de tous les politiciens, mais il aurait mis un bulletin Hartmann dans l'urne s'il avait pu voter. Le sénateur lui semblait être un homme honnête, concerné, surtout comparé au démagogue Barnett.

De nombreux jokers soutenaient Hartmann. Les caméras de télévision couvraient les parcs publics d'Atlanta où ils s'étaient rassemblés par milliers pour afficher bruyamment aux yeux de la nation l'intensité de leur soutien au sénateur.

Après avoir regardé quelques interviews du joker de la rue, il baissa le volume de la télé et porta son attention sur l'écran de l'ordinateur. Il souhaitait le meilleur à Hartmann et à ses partisans jokers, mais la journée avançait et il avait ses propres problèmes.

Son emploi du temps était apparu sur l'écran – la journée promettait d'être chargée. L'Aménagement paysager Archer gérait deux chantiers en même temps. Brennan agrémentait un jardin en pente d'un *tsutai ochi*, une chute d'eau miniature qui allait s'abattre sur un lit de petits cailloux, pour un banquier nippon-américain récemment installé dans la région ; en parallèle, il aménageait un massif en multiterrasses – avec un étang à poissons – pour un docteur vivant dans le voisinage. Joachim Ortiz, son contremaître, dirigeait la seconde équipe ; lui-même s'était réservé le jardin japonais, sa spécialité.

Brennan s'appuya contre le dossier de son fauteuil – la satisfaction qu'il tirait de cette activité ne cessait jamais de le surprendre. Tourner le dos à la mort et à la destruction pour s'installer à la campagne était sans doute la meilleure décision qu'il ait prise de sa vie. Il se sentait purifié, comblé, en *paix* pour la première fois depuis bien longtemps. Il lui arrivait parfois d'éprouver une pointe de culpabilité à l'idée d'avoir abandonné sa vendetta contre Kien et le Poing d'Ombre, mais au fil des mois, elle se faisait de plus en plus discrète, de moins en moins intense.

Il alla sortir de sa bibliothèque son exemplaire du *Sakuteiki*, le traité classique de Tachibana Toshisuna que tout paysagiste digne de ce nom se devait d'avoir parmi ses ouvrages de référence – mais l'apparition à l'écran d'une femme appartenant à son passé le figea sur place avant même qu'il ne l'ait ouvert pour y puiser quelques idées. Il monta le volume.

« ... femme mystérieuse uniquement connue sous le nom de Chrysalide a été retrouvée morte ce matin dans le bureau de sa boîte de nuit, le Crystal Palace. La police s'est jusqu'à présent refusée à tout commentaire, mais un as de pique découvert sur son corps relie le meurtre à l'énigmatique justicier Franc-Tireur, tenu pour responsable d'au moins cinquante morts en 1986 et au début de l'année 1987. »

Brennan fixait toujours l'écran quand Jennifer Maloy traversa le mur, encore humide de la douche qu'elle venait de prendre, une tasse de thé dans chaque main.

« Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit-elle en voyant son expression. Il est arrivé quelque chose ? »

Il tourna vers elle un visage aussi pâle que celui d'un mort. « Chrysalide est morte.

— Morte ? répéta-t-elle d'une voix incrédule.

— Assassinée.

— Comment ? Par qui ? » La jeune femme se laissa choir sur la chaise face à lui. Elle lui tendit une des tasses, qu'il prit machinalement avant de la poser à côté de lui.

« Le reportage n'en dit rien. Mais son meurtrier a essayé de me piéger en laissant un as de pique sur son cadavre.

— Te piéger ? Pourquoi ? »

Brennan la regarda alors pour la première fois. « Je l'ignore. Mais je vais le découvrir.

— La police...

— ... me croit coupable.

— C'est n'importe quoi, fit Jennifer. Ça fait plus d'un an qu'on a quitté la ville. »

Le temps avait filé depuis que Brennan avait renoncé à sa vendetta contre le seigneur du crime dénommé Kien pour quitter New York en compagnie de Jennifer. Ils avaient passé un certain temps à voyager, prendre du repos, soigner leurs blessures, apprendre à s'aimer – pour ensuite s'installer dans les faubourgs de Goshen, une petite ville située à quelques kilomètres au nord de la Grosse Pomme. Jennifer avait commencé à écrire ce qu'elle espérait devenir la biographie définitive de Robert Tomlin. Brennan, las de faire commerce de mort, désireux de construire plutôt que de détruire, s'était lancé dans le paysagisme – pour se découvrir un certain talent horticole. Jennifer, pour sa part, s'épanouissait dans son nouveau métier d'auteure. Cette existence tranquille, paisible, isolée, leur convenait parfaitement.

« Quelqu'un m'a tendu un piège, grommela Brennan.

— Qui ? »

Il dévisagea la jeune femme. « Kien. »

Elle se pencha en arrière, soudain pensive. « Pourquoi ? »

Brennan haussa les épaules. « Il a peut-être découvert que Chrysalide savait qu'il dirigeait le Poing d'Ombre. Ce serait pour lui une occasion rêvée de faire d'une pierre deux coups.

— La police ne te retrouvera jamais si on reste ici.

— Possible, admit Brennan. Mais ça risque aussi de l'empêcher d'arrêter le vrai meurtrier.

— On bâtit quelque chose, ici. On ne peut pas tout laisser tomber. »

Laisser tomber. Ça aurait dû être facile, se dit-il, de tourner le dos au passé, de vivre pleinement l'instant présent – et de songer à l'avenir. Mais il en était incapable. Quelqu'un avait assassiné son ex-maîtresse. Comment oublier une chose pareille ? Et qu'en plus on essaie de lui faire porter le chapeau... impardonnable.

Il se leva. « Je ne laisse rien tomber. C'est au-dessus de mes forces. » Jennifer se borna à le dévisager. Au bout d'un moment, il sortit ouvrir le hangar dans lequel il rangeait ses arcs et ses autres armes. Une fois le fourgon chargé, il patienta plusieurs minutes à son volant, au cas où Jennifer se déciderait à se joindre à lui.

Au final il démarra le moteur et partit, seul.

Midi

Maseryk faisait le gentil flic, Kant le méchant – et tous deux méritaient des critiques dithyrambiques. Sauf que Jay Ackroyd avait déjà vu la pièce. Mince, sombre, Maseryk affichait des yeux d'un violet intense. Kant était un joker chauve recouvert d'écailles, affublé de membranes nictitantes et de dents pointues. Jay répétait sa déposition pour la septième fois lorsqu'il se surprit à se demander si tous deux échangeaient leur rôle quand le suspect était un joker. Il lança un coup d'œil à Kant – et décida de garder sa question pour lui.

Le temps qu'arrive l'heure du déjeuner, même les deux inspecteurs s'étaient fatigués de tourner autour du pot. « Si vous nous faites marcher, lui dit Kant en dévoilant ses incisives, je vous assure que vous allez le regretter. »

Jay fit mine de ne pas comprendre. « Je suis sûr que M. Ackroyd nous a dit tout qu'il savait, Harv, lança Maseryk à son collègue. Passez-nous un coup de fil si d'aventure il vous revient quelque chose d'autre susceptible de nous être utile. » Il lui donna sa carte, Kant lui dit de ne pas quitter

la ville, puis tous deux l'emmenèrent signer une copie de sa déposition.

Le commissariat était rempli de visages familiers. Un flic en uniforme interrogeait le portier du *Crystal Palace* ; une serveuse – que Chrysalide avait virée le mois précédent – sanglotait bruyamment dans un coin. Devant la fenêtre, d'autres employés du *Palace* patientaient sur de longs bancs en bois ; le privé reconnut trois serveurs, un plongeur et le pianiste qui jouait du ragtime le jeudi soir dans le Salon Vert. Mais les visages les plus importants étaient ceux qu'il ne voyait *pas*.

Lupo, le barman de remplacement, attendait seul à un bureau qu'on vienne s'occuper de son cas. Une fois toute la paperasserie signée, Jay se rapprocha nonchalamment de lui. « Je n'en reviens pas, se désola le joker. Qu'est-ce qui va nous arriver ? » Il avait des yeux rouges profondément enfoncés dans son visage de loup. Il perdait des poils ; il y en avait partout sur les épaules de sa chemise en jean. Jay entreprit de les brosser ; le joker parut à peine le remarquer. « Il paraît que c'est vous qui avez trouvé le corps. Le tueur à l'as de pique est vraiment impliqué ?

— Il y avait une carte à côté du cadavre, dit Jay.

— Franc-Tireur, marmonna Lupo d'une voix furibonde. Le fils de pute. Je le croyais parti pour de bon. C'était un buveur de Tullamore Dew. Je l'ai servi une fois ou deux.

— Tu l'as déjà vu sans son masque ? »

Lupo secoua la tête. « Non. J'espère bien qu'ils vont attraper ce salopard. » Sa longue langue rouge pendait d'un coin de sa bouche.

Du regard, Jay fit de nouveau le tour de la salle. « Où est Elmo ?

— Personne ne l'a vu. J'ai entendu dire que les flics avaient lancé un – comment on appelle ça, déjà ? Oui, un avis de recherche interservices. »

Kant arriva derrière eux. « À ton tour, Lupo », lui lança-t-il en lui désignant d'un geste une salle d'interrogatoire. Il fixa Ackroyd du regard. « Vous êtes encore là.

— Je m'en vais, je m'en vais. Dès que j'aurai rendu visite à votre petit coin. »

Kant lui expliqua où le trouver. Le temps que Jay en ressorte, les deux flics et Lupo étaient partis s'occuper de leurs affaires. Il retourna donc au box de la capitaine, pour y pénétrer à l'improviste.

Installée derrière son bureau, Angela Ellis fumait clope sur clope en parcourant à la hâte un dossier. C'était une Asiatique minuscule, affublée d'yeux verts, de longs cheveux noirs, et du boulot le plus dur de la police de New York. Dans *cette* pièce avait été retrouvé mort son prédécesseur – il avait soi-disant succombé à une crise cardiaque, mais certaines personnes persistaient à ne pas gober cette histoire. Lui-même avait succédé à un capitaine assassiné.

« Et donc, s'enquit-il, vous avez du nouveau sur Elmo ? »

Ellis tira sur sa cigarette, puis le fixa des yeux. Se souvenir de son identité lui prit un interminable instant. « Ackroyd, finit-elle par lâcher, avec un dégoût évident. J'étais justement en train de lire votre déposition. Elle contient des trous suffisamment béants pour que je fasse passer un camion au travers.

— Je n'y peux rien si c'est ma vérité. Qu'est-ce que Sascha vous a raconté, de son côté ?

— Pas grand-chose. » Ellis se leva, commença à faire les cent pas. « À son réveil, il a perçu un esprit étranger dans le bâtiment – et une fois au rez-de-chaussée il vous a surpris en train de filer en douce.

— Je ne filais pas en douce, rétorqua Ackroyd. Je fais ça très bien, j'ai même eu un diplôme de filage en douce à l'école des détectives privés, mais cette fois je ne filais pas en douce. Et mon cerveau va très bien, merci. Donc, si je comprends bien, vous n'avez toujours rien sur Elmo ?

— Que savez-vous sur lui ?

— Il est petit.

— Et fort, ajouta Ellis d'une voix songeuse. Assez, peut-être, pour transformer la tête d'une femme en boudin.

— Ça m'étonnerait beaucoup. Elmo était dévoué à la dame. Complètement. Je ne l'imagine *vraiment* pas lui faire le moindre mal. »

Elle laissa fuser un rire dur, totalement dépourvu d'humour. « Ackroyd, vous êtes peut-être une autorité mondiale en matière de maris volages, mais vous ne savez pas grand-chose sur les tueurs. Les *vraies* atrocités, ils ne les gaspillent pas sur des inconnus – ils les réservent à leur famille ou à leurs amis. » Elle se remit à faire les cent pas. De la cendre se détacha de l'extrémité de sa cigarette. « Votre ami Elmo était peut-être un peu trop dévoué. J'ai entendu dire que Chrysalide couchait à droite à gauche. Peut-être qu'il s'est lassé de voir des types défilier dans sa chambre – à moins qu'il n'ait tenté sa chance et se soit fait rabrouer.

— Vous voulez lui faire porter le chapeau ? »

Elle s'immobilisa devant son bureau juste le temps d'écraser sa cigarette dans un cendrier déjà plein à ras bord de mégots. « On ne fait pas ce genre de choses dans ce commissariat.

— Depuis quand ?

— Depuis que j'en suis la capitaine. » Elle sortit un nouveau paquet de Camel de sa veste, en alluma une et se remit à faire les cent pas. « Vous êtes un professionnel, non ? Alors considérez les faits. » Elle s'arrêta devant le mur pour redresser un diplôme encadré, puis revint à lui d'une soudaine virevolte. « Sa tête ressemblait à un cantaloup écrasé par un semi-remorque. Les deux jambes cassées, tous les doigts de sa main gauche retournés, son bassin brisé en six endroits, une hémorragie interne massive. » Histoire de bien insister, elle pointa sa clope dans sa direction. « Un jour – j'étais encore une bleue –, je me suis retrouvée sur une affaire de meurtre

au démonte-pneu. Un des lieutenants de Gambione s'en était servi pour régler son compte à un mauvais payeur – le pauvre, il ne lui restait plus un os en un seul morceau. Une autre fois, j'ai vu ce qui restait d'une pute tuée à coups de batte de base-ball par son mac, qui avait pris un peu trop de PCP. J'en fais encore des cauchemars, mais ce n'était rien comparé à Chrysalide. Dans le cas qui nous intéresse, il ne s'agissait pas de coups normaux. Personne n'est aussi fort. À part un as ou un joker doté d'une force surhumaine.

— Beaucoup de gens correspondent à cette description, lui fit remarquer Ackroyd.

— Mais seul l'un d'eux vivait au *Crystal Palace*. » Ellis retourna s'asseoir à son bureau, ouvrit un dossier. « Elmo était assez fort...

— Peut-être. » Elmo était certes bien plus fort qu'un nat, mais d'autres wild cards l'auraient fait passer pour un grin-galet de quarante-cinq kilos. Le Marteau de Harlem, Troll, Carnifex, Triplex, même ce connard doré de Jack Braun. Quant à savoir s'il possédait suffisamment de puissance brute pour infliger pareil traitement à Chrysalide... Ackroyd aurait été bien en peine de le savoir.

Ellis ignore son ergotage. « Il en avait aussi l'occasion, absolument n'importe quand. » Elle entreprit de réarranger une pile de dossiers dans son panier TRAITÉ, les recouvrant de cendre au passage.

« Je n'y crois pas un instant, fit Ackroyd.

— Alors où est-il, s'il n'a rien fait ? » Ellis se mit à jouer avec son agrafeuse. « On a fouillé sa chambre. Personne n'y avait dormi. Il n'est pas revenu au *Palace*. Où aurait-il pu aller ? »

Jay haussa les épaules. Elle avait marqué un point, mais qu'on ne compte pas sur lui pour l'admettre. « Moi, je vois un autre candidat bien plus sérieux qu'Elmo. »

Ellis abattit l'agrafeuse sur le bureau, relâcha un long panache de fumée dans la pièce. « Ah. C'est vrai. Le tueur

à l'as de pique. » Elle n'avait pas l'air impressionnée. « On va retrouver Elmo, promet-elle en écrasant sa clope. Et quand ce sera fait, je vous parie dix dollars qu'il va nous avouer que c'est lui qui a laissé cette carte sur Chrysalide. Un jeu de cartes, ça s'achète dans n'importe quelle épicerie de quartier. Vous êtes censé être un garçon intelligent, Ackroyd. Je vous laisse en tirer vos propres conclusions.

— J'y songe sérieusement. »

Angela Ellis ne parut guère apprécier sa repartie. Elle se leva, ses yeux vert vif réduits à deux fentes. « Laissez-moi vous mettre les points sur les i une bonne fois pour toutes : je n'aime pas les privés. Et je n'aime pas les as. Alors les privés qui sont *aussi* des as... Commencez à fourrer votre nez dans cette affaire, et je vous garantis que vous pourrez dire adieu à votre licence.

— Vous êtes belle quand vous êtes en colère. »

Elle ne releva pas. « Je n'aime pas non plus que des cadavres encombrant mon commissariat.

— Vous devez être souvent malheureuse », lui jeta Ackroyd tout en se rapprochant de la porte. Il marqua une pause dans l'embrasure pour considérer la petite cabine en verre. « C'est bien là que le capitaine Black s'est fait tuer ? s'enquit-il innocemment.

— Oui », lâcha-t-elle d'une voix irritée. Ackroyd avait manifestement touché un point sensible. Connaissant la police de New York, on ne lui avait sans doute même pas fourni un nouveau siège. « On pourrait savoir ce que vous faites ?

— Une image mentale des lieux. » Il lui lança un sourire en coin, puis forma une arme de sa main droite – trois doigts repliés, le pouce incliné comme le chien d'un pistolet, l'index pointé sur Angela Ellis. « Je fais partie des gentils, capitaine. Si jamais je tombe sur votre tueur, je vous l'enverrai directement ici. »

Elle resta un instant interdite, puis rougit au souvenir de ses capacités. « Putains d'as, grommela-t-elle. Débarrassez-moi le plancher. »

Ce qu'il fit. Kant et Maseryk étaient revenus dans la salle de briefing. « La capitaine est un peu chatouilleuse, non ? » fit-il à leur passage. Ils échangèrent un regard, puis le laissèrent partir. Jay sortit par l'entrée principale, contourna le pâté de maisons et descendit les marches qui menaient au sous-sol.

Les archives du commissariat étaient entreposées dans une pièce mal éclairée, basse de plafond, située juste à côté de la chaudière – elle avait même jadis servi de cave à charbon. Elle accueillait à présent quelques consoles informatiques, une photocopieuse, tout un mur de classeurs en acier – ainsi qu'un agent de police très pâle, très court sur pattes et très myope.

« Bonjour, Joe », fit Jay.

Joe Mo se retourna, renifla l'air vicié. Un mètre cinquante de haut, voûté, bedonnant, un teint évoquant la couleur d'un champignon. Devant ses yeux minuscules se trouvait la paire de lunettes teintées la plus grosse – et la plus *épaisse* – qu'Ackroyd ait jamais vue. Et il n'arrêtait pas de frotter nerveusement ses mains imberbes. Mo avait été le premier joker à intégrer la police de New York et pendant plus d'une décennie il n'y en avait pas eu d'autres. Son recrutement, imposé au début des années 1970 par une administration Hartmann soucieuse de mettre en avant les minorités, avait fait tellement de foin qu'il avait presque aussitôt fallu le coller aux Archives, hors de vue du public. Cela ne l'avait guère dérangé. Il aimait les Archives presque autant que les sous-sols. Ce qui lui valait le surnom de Sergent Taupe.

« Monsieur Pop. » Mo ajusta ses lunettes. Le blanc laiteux de sa peau contrastait avec le bleu marine de son uniforme, et il portait toujours sa casquette, nuit et jour, même à l'intérieur. « La rumeur dit donc vrai ?

— Ouais », lui confirma Ackroyd. Ses collègues traitaient Mo comme un paria à son arrivée dans la police, même à Fort Freak. Personne ne voulait faire équipe avec lui, et les bars qu'ils fréquentaient lui étaient plus ou moins interdits. Il avait donc pris l'habitude de passer son temps libre au *Crystal Palace* dès l'ouverture de l'établissement, y payant ostensiblement chacun de ses verres – pour récupérer dix fois son addition sous la table en jouant les yeux et les oreilles de Chrysalide dans la maison Poulaga.

« C'est vous qui auriez retrouvé le corps, d'après ce que j'ai entendu dire. Pas très marrant, hein ? Ça pose quand même des questions sur le devenir de Jokertown. On aurait pu croire qu'au moins *elle* y serait en sécurité. » Ses épaisses lunettes clignèrent dans la pénombre. « Qu'est-ce que je peux faire pour vous, mon garçon ?

— J'ai besoin de voir le dossier du tueur à l'as de pique.

— Franc-Tireur.

— Franc-Tireur », répéta pensivement Ackroyd. Tout lui revint alors. « *Franc-Tireur, ça ne m'intéresse pas* », lui avait lancé Chrysalide d'une voix glaciale, la nuit – un an et demi plus tôt – où ils l'avaient affronté dans le bar assombri du *Palace*. L'euphémisme était chez elle une seconde nature. « Je me souviens.

— Mais ça fait plus d'un an qu'il n'a pas revendiqué de nouveau meurtre, lui fit remarquer Mo. Vous le croyez vraiment coupable ?

— J'espère que non. » Franc-Tireur était entré en catimini dans le bar, une flèche déjà encochée sur son arc. Worchester, indigné, l'avait empêché de tirer, et le privé s'était empressé d'intervenir à son tour. Jay Ackroyd était un téléporteur. Quand sa main droite prenait la forme d'une arme, il pouvait envoyer sa cible n'importe où – pour peu qu'il parvienne à visualiser mentalement le lieu d'arrivée.

Sauf qu'il n'avait *pas* envoyé ce connard de Franc-Tireur au bon endroit, loin de là. « J'avais la vie de ce fils de pute

entre mes mains, Joe. J'aurais pu le téléporter directement dans les Tombeaux. Au lieu de quoi, Dieu seul sait pourquoi, je l'ai envoyé au beau milieu du Holland Tunnel. » Quelque chose dans le ton de la réponse qu'il avait faite à Chrysalide, peut-être, ou alors la haine dans ses yeux lorsqu'il avait regardé Vouivre, ou peut-être le fait qu'il ait eu la décence d'hésiter quand Hiram s'était avancé pour s'interposer. À moins que cela n'ait eu un rapport avec la blonde masquée en bikini qui l'accompagnait – elle avait l'air si innocente, si... fraîche.

Ça n'avait pas été ce qu'on pouvait appeler une décision délibérée, consciente ; Ackroyd se bornait à laisser parler son instinct la plupart du temps. Mais s'il avait eu tort cette nuit-là, Chrysalide l'avait payé de sa vie. « J'ai vraiment besoin de consulter ce dossier. »

Joe Mo émit un petit gloussement triste. « Ma foi, Jay, ce dossier se trouve en haut, sur le bureau de la capitaine. Elle l'a réclamé dès que lui est parvenue la rumeur de son implication. Bien sûr, j'en ai fait une copie avant de m'en séparer. On ne devrait jamais rechigner à faire des photocopies, avec tous les documents de valeur qui risquent de s'égarer. » Un petit clin d'œil discret. « Bon, où je l'ai mis, moi ? Avec mes yeux, j'ai déjà de la chance de retrouver quoi que ce soit. »

Les feuilles se trouvaient au-dessus de la machine. Jay parcourut le dossier, roula les papiers qui l'intéressaient, les glissa sous son blazer – et les remplaça par deux billets de vingt. « Ceux-là, je suis sûr que vous arrivez à les renifler.

— Et dans le cas contraire, fit Joe avec un large sourire rose, je peux toujours attendre que la capitaine me rende les originaux, pour en faire une nouvelle photocopie. » Et il se lança dans un peu de classement. Mais quand Ackroyd ouvrit la porte pour partir, il le rappela d'une voix basse : « Monsieur Pop. »

Jay se retourna. « Quoi ?

— Trouvez ce salopard. » Joe Mo ôta ses lunettes teintées, dévoilant des yeux rose pâle implorants. « Vous pouvez compter sur notre aide à tous. » Et Ackroyd savait qu'il ne parlait pas de la police.



Jennifer lui manquait déjà lorsque Brennan atteignit, seul, la Route 17. Il ne pouvait lui en vouloir de ne pas l'accompagner dans sa traque du meurtrier de Chrysalide. Et qu'elle ait raison ne faisait rien pour arranger les choses. Ils menaient une belle vie bien rangée. Pourquoi s'empressait-il à ce point de replonger dans l'atmosphère de mort qui l'attendait en ville ?

Pas parce qu'il appréciait le meurtre et la violence, de cela au moins il était sûr. Le justicier préférait aménager des jardins plutôt que d'esquiver des balles dans une ruelle puante remplie d'ordures. Tout se résumait à ce que Jennifer lui avait dit à propos de *laisser tomber*. Certes. Sauf qu'il n'arrivait pas à se sortir Chrysalide de l'esprit. Il ne pensait pas souvent à elle. Son existence actuelle le satisfaisait trop pour qu'il ressasse sans cesse ce qu'il aurait pu vivre avec une autre femme.

Mais parfois, la nuit, alors que Jennifer dormait à ses côtés, il se remémorait la dame de cristal. Il se souvenait de sa chair invisible qui rosissait légèrement sous ses assauts passionnés, de ses cris et de ses mouvements dans l'obscurité. Et il se demandait comment sa vie aurait tourné si elle avait accepté son offre de protection et d'amour. Sa présente existence le rendait heureux, elle le comblait, mais toujours il se poserait la question. Le souvenir de Chrysalide demeurait une blessure qui jamais ne guérirait complètement.

Le justicier laissa le fourgon dans le parking de *Tomlin International* et prit un taxi pour Manhattan, où il s'installa dans un hôtel bon marché à la lisière de Jokertown. La pre-

mière chose à faire, décida-t-il, était de se rendre au *Crystal Palace*. Il enfila son masque, pour la première fois en plus de douze mois, et quitta l'établissement équipé de son carquois.

15 h 00

LE TUEUR À L'AS DE PIQUE TUE UNE BARMAID DE JOKERTOWN, trompétait le *Post*.

Le *Jokertown Cry* se révélait moins générique : CHRY-SALIDE ASSASSINÉE, titrait-il à côté d'une photo de la jeune femme sur deux colonnes. Le *Cry* était le seul journal de la ville à publier régulièrement des clichés de jokers.

LES JOKERS DÉFERLENT SUR ATLANTA EN PLEINE CONVENTION DÉMOCRATE, disait la une du *Times*. Des milliers d'entre eux avaient pris la direction du sud pour soutenir le sénateur Gregg Hartmann, le favori de l'élection. Mais en cette année d'embouteillage dans le camp démocrate, aucun candidat ne se dégageait véritablement – il fallait donc s'attendre à une convention très *politique*, pleine de tractations. Certains craignaient une flambée de violence en cas d'échec du sénateur. On rapportait déjà de dures altercations entre les jokers partisans de Hartmann et les fondamentalistes soutenant le révérend Leo Barnett.

Jay classait généralement les politiciens au même rang que les vendeurs de voitures d'occasion, les proxénètes et le type qui avait inventé les toilettes payantes, mais Hartmann semblait vraiment appartenir à une espèce à part. Il l'avait croisé quelquefois aux collectes de fonds organisées par Worchester au *Aces High*. Hiram était un partisan convaincu de Hartmann, et Ackroyd était tout simplement incapable de résister à l'appel de la bouffe et de la boisson gratuites. Le sénateur lui semblait être un type intelligent, efficace, compatissant. Comme il fallait bien que quelqu'un devienne président, autant que ce soit lui. Jamais en tout

cas les jokers n'avaient eu de meilleure chance de se faire dignement représenter.

Des foutaises politiques occupaient l'intégralité de la première page ; nulle part n'était faite la moindre mention du meurtre de Chrysalide. Connaissant le *Times*, Jay s'attendait que le journal se borne à publier une brève nécro dans l'édition du lendemain, pour ne plus ensuite revenir sur la question. Les meurtres brutaux de jokers n'étaient pas le genre de nouvelles que la presse traditionnelle considèrerait comme dignes d'intérêt – à la grande fureur d'Ackroyd.

« Comment on sait qu'un joker est mort depuis trois jours ? » lui demanda le marchand de journaux d'une voix éteinte – la voix d'un homme qui sacrifie à un rituel ayant perdu toute signification. Jay leva les yeux des gros titres.

Jube Benson faisait partie du décor – le carrefour entre Hester Street et le Bowery – depuis aussi longtemps qu'existait Jokertown. Surnommé le Morse, c'était lui-même un joker – cent quarante kilos de chair bleu foncé, de grosses défenses recourbées aux coins de la bouche, un large crâne en dôme recouvert de raides touffes de poils rouges. Sa garde-robe semblait se composer exclusivement de chemises hawaïennes. Cet après-midi-là, il en portait une magenta, avec un imprimé ananas-bananes. Jay se demanda ce que Hiram en dirait.

Jube connaissait plus de blagues sur les jokers que n'importe qui d'autre à Jokertown – mais Ackroyd avait la chute, cette fois. « Il sent bien meilleur, lui répondit-il d'une voix lasse. Celle-là, Morse, elle est plus vieille que ton chapeau. »

Jube ôta le vieux pork-pie de sa tête ; ses épaisses mains tridactyles se mirent aussitôt à le triturer. « Je n'ai jamais réussi à la faire rire. Toutes ces nuits passées au *Palace*, toujours avec une nouvelle plaisanterie. Et je ne lui ai jamais arraché plus qu'un sourire.

— Elle ne trouvait pas très marrant d'être une joker, fit Jay.

— Faut bien en rire, rétorqua Jube. Sinon, qu'est-ce qui nous reste ? » Il remit son chapeau. « J'ai entendu dire que c'était vous qui l'aviez trouvée.

— Les nouvelles vont vite.

— Ouais.

— Elle m'a téléphoné hier soir. Elle voulait m'engager comme garde du corps – mais elle ignorait pour combien de temps. Peut-être préférait-elle ne pas me le dire. Je voulais aussi savoir de quoi elle avait peur. Elle s'en est sortie par une pirouette, en me disant que j'avais vu clair dans son jeu – que c'était juste une ruse pour mettre la main sur mon corps sexy. C'est là que sa voix tremblante m'a frappé. Elle faisait de son mieux pour paraître sarcastique, comme si tout allait bien, mais son faux accent britannique n'arrêtait pas de flancher. Quelque chose lui foutait vraiment les jetons. Et je veux savoir quoi, Jube.

— Tout ce que je sais, je l'ai lu dans les journaux. » Ackroyd se borna à lui lancer un regard entendu. Le Morse était l'un des principaux indics de Chrysalide depuis qu'elle s'était lancée dans le commerce d'informations. Jube passait toutes ses journées dans son kiosque, l'œil et l'oreille grands ouverts, à échanger quelques mots avec tous ceux qui s'arrêtaient acheter un canard.

« Pas avec moi », s'impatienta Jay.

Jube fit le tour des environs d'un regard nerveux. Il n'y avait personne à proximité. « Pas ici, lâcha le gros joker. Laissez-moi fermer. On va aller chez moi. »



Brennan observait avec un amusement désabusé le pick-pocket joker sans bras dépouiller les badauds qui s'étaient rassemblés autour du *Crystal Palace*. Il portait des vêtements usés jusqu'à la corde, mais soigneusement rapiécés. Son pantalon était spécialement taillé pour accueillir sa troisième

jambe centrale, qui se terminait par un pied bizarrement configuré – il avait là des orteils plus habiles que la plupart des doigts humains, dont il se servait pour fouiller les poches de ses victimes crédules.

Des bandes jaunes de police interdisaient l'accès au *Palace*. La foule amassée devant bruissait de rumeurs aussi insensées qu'inexactes à propos de l'établissement et de sa mystérieuse propriétaire. Vendeurs à la criée et marchands de rue se partageaient la foule avec le pickpocket, qui se tourna sans crier gare vers Brennan, comme prévenu par quelque sixième sens propre à sa profession.

Le justicier le salua d'un hochement de tête ; de sa démarche inimitable, le joker coupa aussitôt à travers la foule dans sa direction en posant à l'occasion son troisième « pied » par terre pour s'équilibrer.

« Bonjour, monsieur F-T », murmura-t-il.

Nouveau signe de tête. Ledit joker s'appelait Tripode. C'était un arnaqueur à la petite semaine, qui vivait aux marges de la loi – et qui avait été l'une des meilleures sources d'information de Brennan lors de son dernier séjour dans cette ville. Pour ce qui était de moucharder, on pouvait toujours compter sur lui. Il ne se droguait pas, et il était loyal. Une fois soudoyé, il *restait* soudoyé.

« Plutôt atroce, ce qui est arrivé, monsieur F-T », lui lança-t-il de sa manière pondérée, déférente. Sa réapparition soudaine après un an d'absence devait au minimum l'étonner, mais il le garda pour lui.

Brennan hocha la tête. « Tu as entendu dire que la police me croyait coupable ? »

Tripode haussa les épaules – un geste assez étrange lorsqu'on est privé de bras.

« Peut-être, monsieur F-T, mais ça ne ressemble pas à vos méthodes.

— Comment sais-tu de quelle manière elle a été tuée ? »

D'un geste, le joker lui désigna un vagabond assis au bord du trottoir, à proximité d'un chariot de hot-dogs. « Le type là-bas a vu son corps lorsqu'il a été chargé dans le break des médecins légistes. »

Brennan jeta un coup d'œil au chariot, dont les flancs accueillaient l'inscription SAM LA CHOUCROUTE, LE SPÉCIALISTE DES HOT-DOGS. Le petit commerce était tenu par un joker doté de bras surnuméraires bien occupés à distribuer des sandwiches, rendre la monnaie, agrémenter les petits pains en attente de moutarde, ketchup, choucroute et autres condiments. Le vagabond planté sur le trottoir était bouffi d'alcool, mais a priori il s'agissait d'un nat. Il s'était posté à côté du chariot pour quémander quelques pièces en échange de son histoire, qu'il répétait en boucle à quiconque voulait bien l'écouter. D'un signe de tête, Brennan invita Tripode à rejoindre les badauds réunis autour du vieil homme.

« Je dormais dans une poubelle derrière le *Palace* quand ils l'ont sortie. Ça ouais, vous pouvez me croire. C'est l'ambulance qui m'a réveillé en sursaut. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait, et puis... et puis j'ai vu que c'était Chrysalide. Je l'ai tout de suite reconnue – on n'arrêtait pas de se croiser. Elle était morte, ça ouais. » Il se pencha en avant vers ses deux douzaines d'auditeurs, pour poursuivre d'une voix de conspirateur : « Elle avait la tête écrasée. *Écrasée*. Elle n'aurait pas eu une peau invisible qu'on ne l'aurait même pas reconnue. *Écrasée*, comme une pastèque tombée d'un immeuble de dix étages. » Il hocha la tête, pas peu satisfait de sa comparaison. « Et moi j'étais là, ça ouais. Je l'ai vue quand ils l'ont sortie... »

L'estomac noué par une colère impuissante, Brennan se détourna du chariot – au moment précis où un flic venait emmerder le vendeur à propos de sa licence. Sam la Choucroute protesta avec force cris et gesticulations, mais ça ne parut pas servir à grand-chose.

Les deux hommes regardèrent sans mot dire le flic s'éloigner en hâte du vendeur de hot-dogs, qui poussait son charriot de quatre de ses bras tout en faisant des gestes furibonds des autres.

Chrysalide avait été tuée par un as, suffisamment puissant pour la réduire en bouillie. L'enquête pouvait au moins partir de là. Mais Franc-Tireur n'aurait pas craché sur quelques informations de plus. *Bien* plus d'informations.

« Tu as vu Elmo ou Sascha dans le coin ? » demanda-t-il à Tripode, une fois que la foule qui écoutait le vagabond en dévorant des hot-dogs se fut dispersée.

Le joker secoua la tête. « Ils ont disparu, monsieur F-T. Je les ai pas vus de la journée. »

Brennan poussa un soupir. Rien n'allait lui être servi sur un plateau d'argent, c'était décidément une évidence. Il sortit deux billets de vingt de sa poche et les laissa subrepticement tomber sur le trottoir. Le pied nu de Tripode se referma sur eux. De ses orteils agiles, le joker les ramassa et les fourra dans l'une des poches qu'il avait cousues juste au-dessus des ourlets de son pantalon.

« Garde l'œil ouvert. Sur tout ce qui concerne le meurtre, de près ou de loin. Tu peux me contacter au *Victoria* – je m'y suis enregistré sous le nom d'Archer.

— Oui, m'sieur. » Tripode le dévisagea un instant. « Ça fait plaisir de vous revoir, monsieur F-T.

— J'aimerais pouvoir dire que ça me fait plaisir d'être revenu. »

Le joker acquiesça, puis s'en fut de sa démarche chaloupée si caractéristique. Après l'avoir regardé partir, Brennan revint à la foule de badauds toujours massés devant le *Palace*. Le justicier aurait voulu examiner de près la scène de crime, mais à l'évidence ce n'était pas le bon moment pour ça. Il reviendrait une fois la nuit tombée.

Dans l'immédiat, il avait d'autres avenues à explorer. L'hypothèse d'une implication de Kien dans la mort de Chrysalide

peinait à le convaincre, mais il lui fallait bien commencer son enquête quelque part. Son ennemi, bien sûr, ne se serait pas sali personnellement les mains, mais le Poing d'Ombre ne manquait pas de gros bras capables de s'en charger. Vouivre, par exemple, le garde du corps extraordinairement fort de Kien – Brennan se rappelait l'avoir vu menacer la jeune femme deux ans plus tôt, à l'occasion d'un Jour de la Donne.

Bien sûr, ça faisait un bout de temps qu'il était déconnecté. Pas mal de choses avaient dû changer, mais il restait des gens auxquels il pouvait s'adresser, des gens qui ne rechigneraient pas à le remettre à niveau. Franc-Tireur souleva son carquois et repartit dans la rue.

Le chasseur était de retour en ville.

16 h 00

Jube vivait au sous-sol d'un immeuble locatif situé sur Eldridge Street, dans un appartement affublé de murs en briques et d'une odeur persistante de viande pourrie. Son séjour accueillait un grand nombre de meubles d'occasion et une sculpture moderne pour le moins singulière – une imposante construction qui s'élevait jusqu'au plafond, avec des angles à la Escher. La boule de bowling qui en occupait le centre semblait se mettre à luire de temps à autre.

« Je l'ai baptisée *La Luxure Joker*, lui expliqua Jube. Si vous la trouvez bizarre, vous devriez rencontrer la fille qui a posé comme modèle. Ne la regardez pas trop longtemps, ça va vous coller la migraine. Quelque chose à boire ? »

Des feux de Saint-Elme perturbants parcouraient la surface de la construction. Jay s'installa au bord du canapé. « Je vais prendre un whisky soda. Pas trop de soda.

— Je n'ai que du rhum, dit Jube en pénétrant dans la cuisine.

— Miam, fit un Ackroyd impassible. C'est parfait. »

Jube lui apporta un verre à moitié rempli de liquide sombre, à la surface duquel flottait un unique glaçon. « Les journaux accusent Franc-Tireur, dit-il tout en posant sa masse dans un fauteuil relax, son propre verre de rhum en main – décoré d'une petite ombrelle en papier. *Le Post* comme le *Cry*.

— Il y avait un as de pique à côté du corps, convint Jay en sirotant sa boisson. Mais les flics n'y croient pas.

— Et vous ? »

Ackroyd haussa les épaules. « Bonne question. » Il avait passé les deux dernières heures à lire le rapport de police sur le justicier impitoyable qui s'était lui-même baptisé « Franc-Tireur ». Et ne savait plus trop quoi en penser, désormais. « Le mode opératoire ne colle pas. Notre ami aime effectivement joncher le paysage de cadavres, mais la plupart ont des flèches qui dépassent des parties sensibles de leur anatomie.

— Et si je me souviens bien, les journaux avaient coutume d'en faire des tonnes sur ses talents d'archer. »

Jay hocha la tête. « Il est du genre flexible. S'il n'arrive pas à coller une pointe de flèche dans l'œil de sa cible, il l'étranglera avec une corde ou se servira d'un projectile explosif pour l'envoyer en enfer. Les flics l'ont suspecté dans une affaire de meurtre au couteau, dans deux autres à mains nues, mais rien n'a pu être prouvé. Il apprécie surtout les meurtres *thématiques*. Et à en juger par le nombre d'Orientaux qu'il a tués, il leur en veut tout particulièrement. Mais il n'est pas difficile, hein : tout le monde peut... trouver grâce à ses yeux. » Il poussa un soupir. « Le seul problème, c'est que Chrysalide a été battue à mort par un individu doté d'une force surhumaine – or notre petit fétichiste des cartes à jouer n'est qu'un nat.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Je me suis essayé au tir à l'arc, un jour. Ça n'a rien d'évident. Il faut travailler des années pour devenir à peu près bon, et ce psychopathe *excelle* à cette activité. Pourquoi un as se donnerait-il autant de mal ? »

Jube tira pensivement sur l'une de ses défenses. « Ouais, sauf que... » Le gros joker hésita.

« Quoi ?

— Eh bien, fit le joker à contrecœur, peut-être que ce type faisait peur à Chrysalide.

— Pourquoi ça ?

— Le dernier meurtre de Franc-Tireur remonte à quelque chose comme une année – à peu près au moment où Chrysalide s'est mise à changer. Je peux vous l'assurer.

— À changer *comment* ?

— J'aurais du mal à vous l'expliquer. Elle s'efforçait de se comporter comme avant, mais ceux qui la voyaient tous les soirs, comme moi, captaient facilement la différence. Et puis elle faisait preuve d'un peu trop... d'*intérêt*, si vous voyez ce que je veux dire. Avant, quand quelqu'un venait lui vendre des informations, elle se la jouait toujours un rien détachée, comme si elle s'en foutait un peu. Or, ces derniers mois, c'était comme si elle ne voulait pas en louper une seule, même la plus insignifiante. Et tout ce qui concernait Franc-Tireur semblait lui tenir particulièrement à cœur. Elle filait même un supplément, dans ces cas-là.

— Merde. » Retour à la case départ.

« Vous savez bien, Chrysalide n'était pas du genre à montrer sa peur – mais Digger était nerveux pour deux.

— Digger ?

— Thomas Downs. Ce journaliste qui bosse pour *Aces*. Tout le monde l'appelle Digger. Il traînait régulièrement au *Crystal Palace* depuis leur retour de la tournée mondiale, l'année dernière. Deux, parfois trois soirs par semaine. Il entrait, elle le voyait, et ils montaient à l'étage.

— Ils couchaient ensemble ?

— Il restait tout le temps après la fermeture, en tout cas. Elmo ou Sascha pourraient peut-être vous dire s'il ne repartait que le matin. » Il se gratta un des épais poils

rouges qui lui ornaient le côté de la tête. « Elmo, en tout cas. »

Une remarque qui interpella Ackroyd. « Pourquoi pas Sascha ? C'est lui le télépathe. Ce serait certainement le mieux placé pour savoir si elle avait un amant.

— Sascha passait moins de temps au *Palace* qu'à une certaine époque. Il voyait cette femme. Une Haïtienne, si j'ai bien compris, vivant tout près de l'East River. Un genre de pute, si la rumeur dit vrai. Reginald, un autre locataire de cet immeuble, travaille comme garde de nuit dans un entrepôt situé tout près. Sascha y ferait beaucoup d'allées et venues. Et il y resterait parfois jusqu'à l'aube.

— Pas bon, ça. » Jay commençait à entrevoir pourquoi Chrysalide estimait avoir besoin d'un garde du corps. Sascha n'était pas un télépathe de première division : il se bornait à capter au hasard des pensées superficielles. Des capacités qui avaient cependant longtemps suffi à anticiper les plus grosses menaces pesant sur le business de Chrysalide. Mais s'il avait commencé à passer la plupart de ses nuits dehors...

« Et ce n'est pas tout », reprit Jube. Ses épais doigts bleu foncé se remirent à titiller une défense. « Il y a dix mois, peut-être onze, Chrysalide a fait installer un tout nouveau système de sécurité. Un vrai bijou, à la pointe du progrès. Je connais un des employés de la compagnie qui l'a installé. D'après ce que j'ai cru comprendre, Chrysalide leur avait demandé – écoutez bien ça – un dispositif défensif capable de tuer quiconque s'aviserait de *traverser* ses murs ! »

Jay récupéra son verre. La glace avait fondu. Il n'aimait pas le goût du rhum, de toute façon. Il le vida d'un trait, de plus en plus en colère contre lui-même.

Cette nuit-là, au *Crystal Palace*, Franc-Tireur était entré par la porte principale. Personne ne l'avait entendu arriver – et pourtant il se trouvait devant eux lorsqu'ils avaient levé les yeux. Mais sa petite amie, la blonde sexy en bikini noir...

elle avait *traversé* le miroir du bar, puis filé de la même manière lorsque Jay avait téléporté le justicier en plein dans le trafic.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit le joker.

— Juste mon putain d'instinct, lui répondit le privé d'une voix pleine d'amertume. Est-ce qu'ils lui ont installé le piège qu'elle demandait ?

— Ils lui ont expliqué que ça n'existait pas.

— Dommage, fit Jay. Dommage. »



L'église de Notre-Dame-de-la-Souffrance-Perpétuelle était presque vide. Quelques pénitents épars priaient pour leur salut sur les bancs de bois rugueux, tête – ou *têtes* – baissée devant un Dieu plus réel à leurs yeux que le Jésus tout beau tout propre de la vieille Bible. Le bossu répondant au nom de Quasiman s'affairait autour de l'autel ; il époussetait le tabernacle en se fredonnant un air quelconque. Vêtu d'une chemise de bûcheron bien repassée et d'un jean propre, il se déplaçait avec raideur en traînant sa jambe gauche derrière lui. Si le virus wild card avait déformé son corps, il lui avait également conféré une force physique extraordinaire et le don de la téléportation. Il reposa le tabernacle et regarda le justicier s'approcher de l'autel.

« Bonjour, dit Brennan. Je viens voir le père Calmar.

— Bonjour. » Les yeux de Quasiman étaient sombres, mélancoliques, sa voix douce et profonde. « Il est dans la chancellerie.

— Merc... » commença Franc-Tireur, qui s'avisa alors du regard nébuleux du joker. Sa mâchoire pendait, un filet de salive s'écoulait le long de son menton. Il avait l'esprit ailleurs, c'était là une évidence. Brennan se borna à le saluer d'un signe de tête avant d'entrer par la porte que le joker désignait encore du doigt.

Le père Calmar lisait un livre, installé à son antique bureau en bois. Il leva les yeux, sourit en voyant qui frappait à la porte ouverte. En tout cas, ça ressemblait à un sourire.

C'était un homme aussi trapu que large, vêtu d'une soutane unie qui recouvrait son torse massif comme une toile de tente. Il avait une peau grise, épaisse – et totalement imberbe. Ses grands yeux brillants luisaient d'humidité derrière leurs membranes nictitantes. Sa bouche était dissimulée par une cascade de courts tentacules qui pendaient telle une moustache constamment en mouvement. De ses grandes mains effilées, il referma le livre et le posa sur le bureau devant lui. Des rangées de coussinets circulaires – des ventouses vestigiales – recouvraient ses paumes. Se dégageait de lui une légère odeur marine, nullement désagréable.

« Venez vous asseoir, je vous en prie. » Il considéra Brennan avec la même affection bienveillante qu'il réservait au monde entier. « J'étais en train de lire les mots d'un vieil ami... » D'un geste, il désigna son livre, *Une année dans la vie d'un homme : le Journal de Xavier Desmond*. « ... Et voilà qu'un autre apparaît. Même si, ajouta-t-il avec une dose de reproche, j'aurais apprécié que vous passiez me voir avant de disparaître. Je me suis fait du souci pour vous. »

Brennan eut un sourire sans joie. « Désolé, mon Père. J'avais fait part de mes intentions à Tachyon, persuadé qu'il les communiquerait à ceux que ça intéressait. Jamais je n'aurais pensé revenir ici, mais les récents événements m'ont fait changer d'avis. »

Le père Calmar semblait troublé. « Je l'imagine sans peine. La mort de Chrysalide. Je savais que vous étiez... proches, tous les deux. Autrefois.

- La police pense que je l'ai tuée.
- Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre.
- Et ça vous semble plausible ? »

Le prêtre secoua la tête. « Non, mon fils. Jamais vous n'auriez tué Chrysalide. Dieu sait que je n'approuve guère certains

des actes que vous avez commis, mais j'ai moi-même bien trop péché pour vous jeter la première pierre – ma lointaine jeunesse dissolue ne me met guère en position de prétendre à la pureté spirituelle. » Il poussa un soupir. « Chrysalide, la pauvre enfant, était une âme accablée en quête de salut. J'espère au moins qu'elle a enfin trouvé la paix.

— Moi aussi. Et je compte bien mettre la main sur son meurtrier.

— La police... commença le père Calmar.

— ... me croit coupable. »

Le prêtre haussa ses massives épaules. « Peut-être. Peut-être que pour l'instant ils se raccrochent à ce qu'ils peuvent, mais ils finiront bien par remettre les pieds sur terre. Vous pouvez compter sur mon aide si vous êtes résolu à prendre les choses en main. Pour peu qu'elle vous soit utile, bien entendu. » Il se gratta l'endroit où se rejoignaient ses tentacules nasaux. « Quand bien même j'ai du mal à imaginer le rôle que je pourrais tenir dans la traque de son meurtrier.

— Vous pouvez peut-être m'aider à trouver quelqu'un qui sait quelque chose.

— Qui ça ?

— Sascha. Il fréquente votre paroisse, pas vrai ?

— Sascha Starfin est un pratiquant régulier, lui confirma le prêtre. Mais maintenant que vous m'en parlez, ça fait un bout de temps qu'il n'est pas venu communier.

— Il a disparu, fit Brennan, qui s'intéressait davantage à l'endroit où se trouvait son corps qu'au salut de son âme. Comme vous le savez, il vivait au *Palace*. Je crois qu'il s'est caché parce qu'il a été témoin du meurtre. »

Le père Calmar hocha la tête. « C'est une possibilité. Vous avez essayé l'appartement de sa mère ?

— Non. Ça se situe où ?

— Dans le quartier russe de Brighton Beach, répondit le père Calmar, avant de lui donner l'adresse précise.

Minuit

Ils firent halte au *Red Apple Rest*, un restaurant de la Route 17 ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Brennan sortit du véhicule et se rendit à l'intérieur.

« Il me faudrait dix-sept cheeseburgers, douze hot-dogs avec du piment, trois avec de la moutarde et de la choucroute, vingt-six grandes frites, quinze Coca, dix Seven-Up et un grand café. Noir.

— Doux Jésus, monsieur, fit le serveur, qu'est-ce qu'y a dans votre fourgon, une bande d'animaux affamés ou quoi ?

— Juste quelques amis », répondit Brennan en posant son argent sur le comptoir.

Sitôt le serveur parti s'occuper de sa commande, il se tourna vers le parking. La lune, presque couchée à l'horizon, lui évoquait un crâne souriant. Y ajouter des yeux d'un bleu profond, des lèvres rouge corail, lui demanda un peu d'imagination. « Adieu », lui murmura-t-il en la regardant disparaître.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI BLACKPRINT
le 7 février 2018

Dépôt légal : mars 2018
EAN 9782290165010
OTP L21EDDN00877N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion